

Exploser beaucoup ou l'ange du Zellers

Emmanuelle Jimenez

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jimenez, E. (2013). Exploser beaucoup ou l'ange du Zellers. *Jeu*, (146), 83–87.

Dossier

**Jusqu'où
te mènera
ta langue ?**



POURQUOI J'ÉCRIS ICI ET MAINTENANT ?
Je trace des mots partout où je peux,
sur les murs de mes prisons, sur les trottoirs-
décorations, sur les pistes des bêtes dans les
bois, dans l'air devant moi, l'air vicié du métro,
l'air peuplé du café, de ma ville, l'air libre qui
me relie au Grand Temps, à la Grande Vie.
J'écris pour faire partie. Pour l'amour.

EMMANUELLE
JIMENEZ

EXPLOSER BEAUCOUP OU L'ANGE DU ZELLERS

Je sors de chez moi.

Même si je peux imaginer que quand j'écris des pièces, j'ai un impact poétique sur le monde, ou que quand je suis à la maison avec mes enfants, j'élève en fait de futurs PDG d'entreprise, je suis généralement sans pouvoir et presque sans argent. Mais les soldes en ce moment chez Zellers sont incroyables et permettent pour une somme ridicule de devenir propriétaire d'une grande quantité d'articles de toutes sortes. Je ne résiste pas. Avec mes quelques dollars en poche, je me sens « dans le coup » : je vais participer à la vie économique de ma société. Me voilà donc chez Zellers, un magasin à grande surface, un espace où exercer mes choix, un espace d'action, de commerce, d'échange, un espace public.

Il est tôt, je suis pratiquement la seule cliente. Je remplis allègrement mon panier au fil des rangées. On dirait que je prends très au sérieux la consigne écrite un peu partout dans le magasin : vente de fermeture, tout doit être vendu, tout doit sortir ! Je suis à l'ouvrage. Mais soudainement, je ne sais pas si c'est l'éclairage, la musique, la quantité d'objets ou les odeurs extraterrestres, entre le présentoir des souliers en plastique et celui des chaussettes en mélange polyester-coton, je vis un drôle de moment plein de contradictions : le monde m'appartient, le Zellers est à moi, je peux le manger en entier si je veux, je suis... puissante ce matin. Et en même temps, je suis tout à coup plongée dans une pauvreté profonde qui n'a rien à voir avec la petite quantité de dollars dans ma sacoche : je me retrouve en dehors du monde, très loin de chez moi, très seule, très aliénée, très enfermée, très folle, comme si mon intégrité s'était déconstruite, dispersée dans ce lieu. Je ne veux pas mourir ici. Je dramatiser un peu, bien sûr, mais la tête me tourne. Je ne suis plus du tout « dans le coup ».

Heureusement, j'aperçois un être humain, la caissière. Je la vois de loin : debout à sa caisse, petit miroir et pince en main, elle tente d'arracher les poils de sa moustache. La caissière s'épile dans ce lieu froid et impersonnel. Elle affirme que, malgré tout, la réalisation de son rêve se poursuit, son rêve de beauté, son rêve d'une vie sans moustache. Elle pose un geste libre et humain. Et sa liberté, même toute petite, exercée dans ce lieu mortifiant, me rend la mienne. Zellers, navire en train de sombrer, je prends la parole sur ton pont, comme si ce que j'ai dans le ventre te concernait. *Occupuy Zellers, pourquoi pas ?*

C'est l'été, je suis encore un peu stupéfiée par le soleil excessif après un printemps où j'ai beaucoup sacré, notamment parce que j'ai failli perdre mes enfants dans une manifestation, parce que des amis proches se sont fait frapper et arrêter par la police et parce que j'ai entendu beaucoup de politiciens, dont quelques ministres de l'Éducation, me parler en commettant beaucoup de fautes de français, ce qui est bien la preuve que nous avons besoin de beaucoup d'éducation accessible au Québec, désolée, là-dessus je suis super vieux jeu même si je sacre à l'occasion. Je grince des dents quand j'entends des représentants élus prononcer des phrases comme : « La responsabilité de protéger la langue, c'est une responsabilité *auquel* je crois profondément. » Bref, c'est l'été, et je sors d'une campagne électorale où les slogans se sont adressés à moi comme si j'avais effectivement un retard mental. « C'est assez, faut que ça change ! » En effet. Bravo. Beau travail de texte. Bravo aussi pour l'audace du point d'exclamation à la fin. Plein d'enthousiasme primaire. Comme le point d'exclamation à la fin de « Wow ! les tondeuses à gazon sont en spécial à 50 % de rabais cette semaine chez Canadian Tire ! ». J'ai eu envie d'adhérer à cette simplicité, mais j'ai boudé mon plaisir, bien sûr.

Et j'ai boudé encore plus fort devant les bulletins de nouvelles qui m'insultent avec leur manière de souvent présenter les choses comme si le plus important était le spectacle, qui analysent la campagne comme un match de hockey aux multiples rebondissements. « L'important est d'imposer l'ordre du jour... Ça, ça le place sur la défensive. Il doit contre-attaquer... Cette bourde a eu pour effet d'éclipser une annonce économique... » Et on ne nous parle que de la bourde et pas de l'annonce économique en question. Marde. Marde. Marde parce que tout de suite après, on enchaîne avec une analyse des goûts musicaux des chefs des principaux partis et une capsule « opinion ». Pus capable de tous ces chroniqueurs qui envahissent les médias pour donner leur opinion. « Oui mais c'est ça que le monde veut, c'est ça qui vend. On peut pas aller contre ce que le monde veut », me répondrait une connaissance bien informée. Ce règne de l'opinion va bientôt ressembler à un *buzz* de *pot* trop fort où on meurt de rire en disant : « Moi je trouve que c'est l'île d'Orléans là-bas. Je trouve ça. J'ai droit à mon opinion. Mais je savais pas pantoute pour qui voter la semaine passée. Pour ceux qui gèrent le mieux ? »

Gestion gestion gestion. Gestion que j'haïs. Mais parlons gestion. Gestion que j'haïs parce qu'on ne me parle que de ça. Parce que l'action de l'État ne semble être que de gérer. Gérer gérer gérer. Gérer les ressources naturelles, les ressources humaines, quelle horreur, les ressources humaines, les ressources en humanité, gérer tout en proclamant qu'on ne gère pas vraiment, qu'on ne fait qu'obéir aux lois du marché et qu'il y a dans ces lois quelque chose de naturel et d'irrésistible, d'excitant même à voir comment le jeu de la concurrence entre compagnies se fait de façon bien musclée, bien virile... Vous m'emmerdez, trouvez autre chose pour justifier votre manque de fierté, votre à-plat-ventrisme devant les entreprises qui fournissent quelques emplois pendant quelques années à quelques gars du coin pour ensuite désertir le territoire qu'elles auront vidé de ses ressources minières ou autres, câlisse, pourquoi on est tellement fins avec eux autres ? Pourquoi, par exemple, est-ce que collectivement on rachète à la compagnie Alcan ses surplus d'électricité, électricité



qu'Hydro-Québec lui fournit gratuitement ? C'est quoi notre ostie de problème ? Il me semble qu'on appelle ça de la mauvaise gestion.

Et je déteste cette espèce de climat d'état de survie permanent qui nous cloue le bec comme dans la dictature du roman *1984*... : d'aussi loin que je me souviens, on est, dit-on, en péril économique. On est en crise économique, c'est la crise, c'est la crise, on doit en faire notre priorité absolue, sinon nous allons sombrer encore davantage et ma pauvre petite madame vous pourrez plus nourrir vos enfants, ça va être épouvantable...

Parlons épouvante : parlons environnement. Quand les gens au pouvoir, que ce soient les politiciens ou les « acteurs économiques », tuent le monde, ou contribuent à sa fin, c'est de la haine que je ressens. Parce que je n'en peux plus de littéralement rêver la nuit à la fin du monde. Je n'en peux plus de sentir mon cœur se serrer quand mes enfants me demandent si on peut se baigner dans la rivière Richelieu...

Je n'en peux plus de m'user à répéter les mêmes mots, je n'en peux plus d'entendre toutes ces voix impuissantes dans les tribunes téléphoniques, je n'en peux plus d'être une gentille manifestante, je n'en peux plus des slogans du type « Mères en colère », personne n'écoute les mères en colère, que ce soient les mères de soldats ou les mères d'étudiants. J'ai parfois envie de dictature, de résultats, parfois j'ai envie de dire au diable la liberté individuelle

Emmanuelle Jimenez
lors de la soirée d'ouverture
du 10^e anniversaire du
Festival du Jamais Lu,
première mouture de
*Jusqu'où te mènera ta
langue ?*, au cabaret
O Patro Vým, le 29 avril 2011.
À l'arrière-plan : Ève Landry.
© Thomas Blain.

si la liberté individuelle est en fait la liberté des entreprises privées à qui on octroie une liberté d'action qui va souvent à l'encontre des droits et libertés de la collectivité et des vrais individus humains en chair et en os. C'est comme si on vivait dans un festival de mauvaises blagues cyniques qui donnent envie de toute crisser là, la liberté mon cul, la liberté ça veut pus rien dire dans ce contexte-là, et le respect de nos propres lois non plus.

Et pour les mots, c'est la débandade. Les mots se font violer publiquement tous les jours. Jusqu'où me mènera ma langue ? Jusqu'à me taire à la fin. Ou jusqu'à émigrer et inventer une nouvelle langue. Un nouveau mot pour dire : liberté, justice, démocratie, amour, coup de foudre, juste part... Tous ces mots et bien d'autres profanés par le calcul, par la recherche du format, du profit, de l'image-choc, du punch. J'ai envie de dire d'la marde. Parce que d'la marde, c'est d'la marde. Et je vais leur en chier une, juste part, juste part mon cul, as-tu déjà entendu parler de ça, toi, Zellers, la juste part ? Il paraît que les jeunes doivent faire, pardon, *payer* leur juste part s'ils veulent faire partie de la société à la mesure de leurs rêves. Ils trouvent pas qu'on laisse, entre autres, à nos enfants une assez grosse dette environnementale qui est la pire de toutes les dettes ? On leur laisse une très injuste part.

Et la liste est longue, Zellers, de tout ce que j'ai en horreur : je hais le mauvais service à la clientèle. Je hais les publicités de l'armée canadienne, elles m'offensent au plus haut point, de même que la présence de militaires dans les fêtes des neiges organisées pour les enfants. Je hais les accidents nucléaires, les famines, les inondations, les photos de familles en fuite sur des routes désolées, les images d'enfants qui crient sur des champs de bataille, les...



Mais je m'arrête avant de mourir de tellement exploser. Et je m'arrête parce que tu ne réponds pas, magasin, je ne sais pas ce que j'attendais de toi, mais c'est inutile : je viens de perdre du temps dans un environnement aride et en spécial, j'aurais dû rester chez nous, dans ma vie privée. Tous mes vœux pour un monde plus beau, plus juste ne trouveront pas d'écho ici. Aride, c'est aride ici, arrête de penser que tu peux peut-être même fleurir le Zellers, de toute façon, cette chaîne de magasins va bientôt disparaître à tout jamais de la surface de la Terre, comme les grenouilles, adieu Zellers, je te quitte avant de sombrer avec toi, je prendrai mes jambes à mon cou avec ces pantalons de jogging et ces espadrilles qui seront bientôt à moi.

Me voilà rendue à la caisse. Je sors mes dollars rapidement. Et c'est en terminant la transaction que, levant son visage vers moi, la caissière, contre toute attente, transforme ce moment passé là en une sorte de pèlerinage imprévu : « Votre change, madame, bonne journée, ils annoncent beau toute la semaine... » Elle a réussi : sa moustache a disparu. J'ai envie de lui dire : venez avec moi, madame, quittez votre caisse pendant qu'il en est encore temps... Mais nos regards se croisent et je comprends qu'elle est une gardienne ici. Elle veille à ce que la vie reste en vie, même ici. Elle m'a inspiré ces quelques mots paisibles et pleins de foi, que j'offre à tous mes amis désespérés :

*C'est ma parole contre la tienne
Tu ne crois plus à rien
Rien de moins
Mais je les ai vues
Les lumières allumées
Dans le centre d'achats
Tu dis : c'était les néons inquiets
Je te dis non : c'était les yeux de la vieille caissière fatiguée
Tu dis : c'était le reflet des néons inquiets
Je te dis non : la caissière du Zellers avait les yeux pleins de rêve, pleins de feu
S'il te plaît, vois
Vois*

J'ai vu que la fin du monde n'arrivera pas comme je l'imagine si nous nous *voyons*. Il n'en tient qu'à nous de nous réchauffer au feu de l'autre. L'aliénation n'est pas une fatalité.

Je sors du Zellers. Je suis dans la rue. Je suis chez moi. L'été 2012 tire à sa fin, mais je me souviens qu'au printemps dernier, j'ai osé une sorte d'intimité avec des voisins tapageurs. Nous étions enragés et une fête a commencé. Elle continue, envers et contre tout, à la maison, chez Zellers et dans la rue. Je me souviens et j'ai encore sur ma langue le goût de ces mots qui m'ont traversée lors de manifestations monstres ou de sessions de casseroles déjantées les mercredis soir de pluie, ces mots : j'aime ce que je vis. Et comme disait Jack Layton avec une simplicité désarmante : l'amour est meilleur que la haine. La vie nous est donnée dans la gratuité. Faisons notre juste part. La fête continue. ■

Emmanuelle Jimenez a joué dans de nombreux spectacles dont le plus récent est *Correspondances Aux Écuries*. Plusieurs de ses textes ont été produits au théâtre, tels *Oui, madame la ministre !*, *Du vent entre les dents*, *Un gorille à Broadway* et, en 2009, *Rêvez, montagnes !* par le Nouveau Théâtre Expérimental dans une mise en scène de Frédéric Dubois.